

De battre mon coeur s'est arrêté, France, 2005

Charles-Stéphane Roy

Numéro 241, janvier-février 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47816ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, C.-S. (2006). Compte rendu de [*De battre mon coeur s'est arrêté*, France, 2005]. *Séquences*, (241), 22–22.



DE BATTRE MON COEUR S'EST ARRÊTÉ

Quatrième long métrage de Jacques Audiard, **De battre mon cœur s'est arrêté** suit la voie de la progression plutôt que celle du changement et marque de façon nette le cheminement précis d'une voix âpre et solidaire dans le cinéma français. Âpre par le ton rude de ses situations, et solidaire lorsque le cinéaste s'applique à observer l'envers du viril. Et de la virilité, son plus récent film n'en manque pas, surtout cette virilité juvénile des grands hommes qui s'interpellent systématiquement par la voie de l'affrontement et des petites frappes autoritaires ou incontrôlables qui méprisent femmes et boulots. Tom a mariné depuis qu'il a quitté les bancs d'école dans cet univers d'hommes, celui des magouilles immobilières, toujours à la limite du déontologique, en réglant son pas sur celui de son père, un ogre familial qui se satisfait à lui-même tout en exigeant de Tom le service après-vente de ses discutables opérations. Mais voilà, sa mère l'avait mis sur la voie de la musique avant son décès prématuré, et Tom se remet à pratiquer le piano, d'abord par nostalgie, ensuite pour délaisser peu à peu la violence de son quotidien. Avec l'aide d'une étudiante asiatique incapable de prononcer un mot de français, Tom s'engage avec effort et caractère dans l'âge adulte, et la transition sera loin d'être gracieuse.

Titre à partir d'une ligne de la chanson « La fille du père Noël » de Jacques Dutronc, **De battre mon cœur s'est arrêté** n'aurait plus rien à voir avec l'obscur **Fingers** que l'Américain James Toback a réalisé en 1978, qu'Audiard décrit comme étant « la queue de la comète du cinéma indépendant américain des années 70 ». Loin derrière **Un héros très discret**, le film tempère la méthode Audiard / Benaquista, peut-être un peu trop même, si bien qu'il n'engendre rien de trop neuf dans un genre déjà achalandé.

Charles-Stéphane Roy

France 2005 — Jacques Audiard — ★★1/2



DEAR WENDY

Écrit par Lars von Trier dans le prolongement de sa réflexion sur l'Amérique entamée avec **Dogville** et **Manderlay**, **Dear Wendy** ne pourrait pourtant être plus différent des œuvres du controversé cinéaste danois. Bien que l'empreinte Von Trier soit présente, il reste que **Dear Wendy** a plutôt été réalisé par son compatriote Thomas Vinterberg, qui avait causé bien des remous avec **Festen** — et c'est bien là, justement, ce qui fait toute la différence.

Si les films de von Trier sont graves, ultra-réalistes, mesurés et d'une démagogie pleinement assumée, Vinterberg s'est plutôt imposé par un ton nerveux, une simplicité dans la mise en scène, une certaine compassion dans le regard porté sur ses personnages et un humour corrosif si savamment dosé qu'il ne verse jamais dans la caricature. Traversé de ce même humour, cette fois-ci puisé à même la touchante et néanmoins fort naïve innocence du jeune Dick Dandelion (interprété avec juste ce qu'il faut d'idéalisme et d'inconscience par un excellent Jamie Bell) et de ses **Dandies**, **Dear Wendy** donne dans la satire aussi efficacement que brillamment, rappelant ainsi tant la provocation décapante que l'humanité de **Festen**.

De structure classique en ce qu'il respecte la linéarité temporelle et spatiale, le film est pourtant aux antipodes du cinéma hollywoodien. Western postmoderne semi-urbain, l'œuvre revisite plutôt certaines icônes du cinéma américain — la fascination envers les pistolets, une petite ville minière qu'on imagine du Midwest, un climat de dépression économique qu'on dirait tout droit sorti de **The Grapes of Wrath**, un vrai **showdown** final. **Dear Wendy** se démarque par son regard consciemment fabuliste et par la double réflexion qu'il propose sur deux obsessions typiquement américaines : cet amour irrationnel de nos voisins du sud envers leurs fusils et leur besoin compulsif de « faire le bien », même quand tout fout le camp.

Claire Valade

Danemark / France / Allemagne / Grande-Bretagne 2005 —
Thomas Vinterberg — ★★★